

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 3 (1915)
Heft: 14

Artikel: Revue générale : théologie systématique
Autor: Berguer, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE GÉNÉRALE

THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE

ÉTUDES RÉCENTES SUR LA RÉDEMPTION

Les vieux maîtres de la peinture religieuse laissent percer tour à tour, dans leurs œuvres, deux méthodes ou deux tendances. Les uns appellent sur leurs toiles toutes les armées du ciel et des enfers ; ce ne sont qu'apparitions d'anges et visions béatifiques. Les portes d'un paradis puéril et théâtral nous sont ouvertes ; le drame de la vie n'apparaît point sur les visages et dans les expressions des personnages principaux ; il se joue à part et à côté, et des marionnettes naïves et gauches sont chargées d'en donner la clef au spectateur apaisé. D'autres peintres — et ce sont les grands — ont négligé ces moyens faciles et factices, ou du moins en ont transformé la portée. S'ils peignent, eux aussi, des anges ou des cieux ouverts, ce n'est pas sur ces à-côtés que se concentre l'intérêt. Ils ont compris que le drame intérieur perd sa force à s'objectiver dans des figures de convention, qu'à l'immobiliser ainsi dans des formes imaginaires on lui ravit sa valeur propre qui est une valeur morale. Ils se sont donc contentés de peindre des hommes et des femmes, des Christs et des Vierges, des scènes vécues ; mais sur les visages, dans les expressions, dans l'infini des regards ou sous le mystère des paupières abaissées, ils ont mis le frisson vivant d'un au-delà infiniment plus poignant et plus vrai que l'autre parce qu'il garde son caractère propre.

Ces deux tendances de la peinture religieuse se retrouvent aussi dans la pensée religieuse. Actuellement encore, et au sein

de notre christianisme moderne, les esprits se divisent en deux grandes classes, en deux écoles. Les uns — acceptant par les voies de la tradition un ciel plus ou moins mystique où règne le Monarque souverain dont les attributs sont à jamais fixés et immuables — ne voient dans les événements des religions historiques et spécialement dans ceux du christianisme qu'un écho affaibli de la grande tragédie du ciel. Tout, selon eux, dépend de l'arbitraire divin. L'intérêt n'est pas ici-bas ; il est là-haut. Peu importe que la manière dont l'homme est sauvé ne corresponde pas à la nature que Dieu lui a donnée. La Création est un acte du Souverain, la Rédemption en est un autre. Dieu a décidé de l'un et de l'autre, et sa souveraineté, son arbitraire même n'ont pas à entrer en compte avec notre moralité. C'est la méthode qui part du ciel pour expliquer la terre. Elle édicte d'abord ce que Dieu est, veut et pense, puis l'applique à l'homme sans souci des conséquences.

L'autre tendance est plus humble et plus respectueuse à la fois des droits de la vérité intérieure. Les esprits qui s'y livrent, parce qu'impérativement elle s'impose à eux, ne sauraient accepter un Ciel où ne règne pas l'ordre moral dont ils se sentent intérieurement dépendants. Pour eux Dieu ne serait plus Dieu s'il n'était un Dieu moral. Dans les traditions humaines ils cherchent un reflet des vérités éclatantes qui s'imposent à leur cœur. Le Dieu qui parle dans l'histoire ne saurait contredire, selon eux, celui qui parle dans la conscience humaine. En sauvant les hommes il ne se peut pas que ce Dieu ait violé la loi qui crée l'homme, celle qu'il lui a imposée : *la loi morale*. Pour être un salut venant du vrai Dieu, il faut que la rédemption soit morale. Ces esprits chercheront donc à trouver les intentions du Ciel dans les expériences profondes de la conscience humaine. Ils comprendront le Ciel d'après ce qui leur en est révélé sur la terre ; ils prolongeront les lignes d'action du Dieu qui besogne dans l'âme pour essayer de connaître ses intentions et de s'y unir.

Voilà les deux tendances ! On ne peut pas dire que l'une soit la méthode catholique et l'autre la méthode protestante, quelque grande qu'en soit la tentation ; car, d'une part, les protestants, par leur effort constant de substituer l'autorité de la Bible à celle de l'Eglise, ont manifesté à toutes les époques le souci

perpétuel de s'appuyer sur une tradition et de recevoir d'elle une vérité normative ; et, d'autre part, chez nombre de catholiques perçue, sous l'acceptation globale du magistère de l'Église, le désir et le besoin d'une justification du dogme par l'expérience intérieure.

De ce double mouvement au sein des deux confessions chrétiennes, les deux livres que nous voudrions analyser ici nous présentent une manifestation curieuse et intéressante à la fois (1). Ils ne se laissent guère rapprocher et comparer, leurs préoccupations étant autres et leurs intentions différentes. Cependant ils traitent tous deux de la rédemption. L'un est d'un savant professeur au séminaire d'Albi, l'autre d'un pasteur vénérable et vénéré en France ; l'un constitue une exposition dogmatique et philosophique du dogme ; l'autre ne veut être qu'une série d'études bibliques avec quelques conclusions ; l'un affiche, dans sa dernière partie surtout, des intentions nettement apologétiques et même polémiques ; l'autre ne s'occupe aucunement du catholicisme et n'effleure pas même les sujets controversés. C'est assez dire que ces ouvrages ne se ressemblent pas et qu'ils ne se touchent en aucun point. Ils ne marquent pas non plus, nous semble-t-il, une orientation nouvelle dans les deux confessions rivales. Ils ne sont symptomatiques qu'à un égard : c'est que tous deux, partant de prémisses très différentes et opérant selon des méthodes divergentes, arrivent à présenter la rédemption sous son angle moral et à réclamer, comme la seule vraie, une interprétation *morale* de l'expiation. Peut-être que sous ce même adjectif se cachent des conceptions très différentes, mais à lui seul il a sa valeur et indique une direction. Si les méthodes reçues pèsent encore de tout leur poids dans les deux camps, une invincible tendance pousse les esprits à des conclusions, sinon identiques, du moins dirigées dans le même sens. On est de plus en plus conduit à interpréter *morale-ment* les grands problèmes du christianisme parce que, instinctivement, on sent que c'est sur le terrain moral qu'ils prennent et gardent leur vraie valeur. Ainsi la seconde tendance dont nous

(1) Jean RIVIÈRE, *Le dogme de la Rédemption*, étude théologique. Paris, Gabalda, 1914.

C.-E. BABUT, *Etude biblique sur la Rédemption*. Nîmes, « La Laborieuse », 1914.

parlions en commençant s'affirme et prévaut peu à peu même chez les esprits qui par leur méthode et leurs habitudes intellectuelles sont encore attachés à la première et, dans la forme de leur discours, lui restent fidèles.

Cela dit, abordons les deux études en question et cherchons à en donner une idée.

I

La première, qui a pour auteur M. Jean Rivière, docteur en théologie, professeur au Grand séminaire d'Albi, est beaucoup plus fouillée, beaucoup plus complète que l'autre. C'est un chef-d'œuvre d'érudition, de subtile analyse et d'habileté descriptive. M. Rivière ne se presse pas ; il étudie son sujet tout à son aise. Durant les 557 pages qu'il lui consacre, les questions sont prises et reprises sous des angles différents et, par petites touches successives, amenées lentement à leur solution. Ce n'est pas à dire qu'à travers ces méandres d'une pensée lentement polie, on ne perde pas quelquefois le fil conducteur. Il n'est pas très aisé, par exemple, à un esprit non prévenu de comprendre pourquoi — les interprétations protestantes de la rédemption étant traitées de *déformations* dans une troisième partie — il est nécessaire après la première partie : *la révélation du mystère*, d'en consacrer une seconde à l'*explication catholique* de ce mystère. En effet, si l'explication catholique est la seule vraie elle doit se confondre avec la révélation et ne faire qu'un avec elle. Sinon, d'autres interprétations doivent avoir leur place à côté de l'interprétation catholique ; mais alors, dans ce cas, il n'est guère loyal de les traiter de déformations. C'est afficher d'emblée un parti-pris qui risque de fausser la discussion et qui la fausse en effet. Cependant on ne saurait trop en vouloir à l'auteur de l'impasse dans laquelle il se débat. Posant comme thèse de début (Avant-propos, p. XIII) que *l'Eglise est l'interprète infallible de la foi*, comment pourrait-il rendre une égale justice soit aux interprétations de l'Eglise catholique, soit à celles qui s'en éloignent ? L'effort d'impartialité de M. Rivière se heurte continuellement à l'intransigeance de cette position initiale. Mais il ne se décourage pas et, avec une savante délicatesse, il réussit parfois à étendre le manteau de l'Eglise sur des

conquêtes que le gros bon sens attribuait jusqu'ici aux esprits émancipés de la tutelle de Rome.

M. Rivière commence par s'étonner que le terme de « rédemption » soit associé à des conceptions théologiques assez diverses et même « incorporé en bonne place à ces vagues formes de philosophie religieuse, si communes aujourd'hui, où n'apparaît plus aucun élément du christianisme positif », et il cite en note, comme exemple de ce qu'il entend par là, l'article *Erlösung* du professeur Troeltsch (*Die Religion in Geschichte und Gegenwart*). Pourtant il accorde lui-même, quelques lignes plus bas, que « le mot Rédemption s'applique à tout ce qui est susceptible de produire le relèvement spirituel de l'humanité ». La rédemption c'est l'œuvre de la Providence de Dieu assurant dans les âmes l'expansion progressive du bien et les arrachant à la domination du mal, et cela en vertu d'un plan dans lequel l'*Incarnation* vient s'encadrer à titre de *moyen*. Ce plan, cet ordre surnaturel de la Providence, le protestantisme, moins favorisé en cela que les catholiques, ne le conçoit pas.

De cette ignorance des protestants, qu'on ne sait trop à quelle faute attribuer, et de cette science supérieure des catholiques, dont on ne saisit guère l'origine privilégiée, résulte une double divergence dans la manière de comprendre la rédemption. Les protestants n'y voient que *la réparation des fautes personnelles* ; ils conçoivent l'œuvre de Christ en partant de l'expérience. Les catholiques, au contraire, conçoivent cette œuvre de salut comme portant surtout sur *la guérison du péché originel*. C'est nous dire, en tout autant de termes, que les fondements de la théologie catholique reposent sur la métaphysique et la cosmogonie tandis que ceux de la théologie protestante s'appuient sur l'expérience vivante, actuelle et éternelle. Retenons cet aveu ; il est significatif, et nous en retrouverons l'écho dans tous les développements ultérieurs du volume.

La seconde divergence, par contre, nous paraît moins bien établie et plus contestable. L'appropriation de l'œuvre rédemptrice se fait dans l'orthodoxie protestante *par la foi seule* qui abrite l'âme pécheresse derrière les mérites du Christ, nous dit M. Rivière ; tandis que, selon l'Eglise catholique, la rédemption n'est efficace pour chacun que lorsque et parce qu'elle devient *une source de sainteté personnelle*. Cette affirmation

massive dénature les faits par une équivoque portant sur les mots. Mais il serait trop long de la discuter ici. Elle nous semble réfutée, du reste, par la manière dont l'auteur pose lui-même l'essentiel problème qu'il s'attache à résoudre. « Il s'agit de savoir, dit-il, si la Rédemption n'est qu'un *moyen de stimuler les énergies de la conscience*, ou bien *si et comment elle a une valeur devant Dieu pour la réparation de la faute originelle* et, par conséquent, bien qu'à titre secondaire, pour la réparation aussi de nos fautes personnelles, puisqu'elles en sont la suite » (p. 12). Il est permis de voir dans ces paroles l'expression du point de vue catholique. Or, ce qu'elles nous présentent comme capital, c'est un problème de foi et, ce qu'elles nous présentent comme secondaire, c'est l'acquisition d'une sainteté personnelle et effective; car, *si et comment les choses ont une valeur devant Dieu pour réparer la faute originelle*, nous ne le saurons jamais que par la foi, et c'est pourtant ce point-là que M. Rivière voudrait établir. Il voudrait montrer que la rédemption est un drame cosmogonique ou métaphysique avant d'être un drame humain. Si elle ne sert *qu'à stimuler les énergies de la conscience* elle n'est rien, ou du moins elle perd beaucoup de sa valeur pour lui. C'est donc lui, nous semble-t-il, qui met en première ligne la question de foi tout en n'accordant qu'une place secondaire aux expériences par lesquelles la conscience s'élève de degré en degré jusqu'à la sainteté personnelle; et pourtant M. Rivière n'est point, que nous sachions, suspect d'hérésie protestante.

Le problème étant ainsi posé, une première partie étudie *la révélation du mystère*, c'est-à-dire tout d'abord la manière selon laquelle la rédemption a été préparée providentiellement dans les religions païennes et dans le judaïsme. Au sein du paganisme M. Rivière ne trouve pas grand'chose qui annonce la rédemption: de vagues tendances, des notions encore indéterminées, mais en somme beaucoup de pauvreté et de grossièreté. Il semble ignorer totalement les études de la *psychanalyse* sur les religions primitives et les lumières qu'elles jettent sur les tendances religieuses essentielles de l'âme humaine; c'est une grave lacune qui lui fait passer sous silence toute une série de manifestations importantes au point de vue du problème qu'il traite, particulièrement celles du totémisme. Quant aux *pro-*

phètes, on reconnaît qu'ils font œuvre réformatrice ; mais ils n'apportent pas de doctrine nouvelle. « Il ne faut donc pas chercher en dehors du christianisme, pas plus dans l'Ancien Testament que dans les religions païennes, l'idée proprement dite de rédemption et moins encore la notion exacte de sa nature ou les conditions de sa réalisation » (p. 44).

Les *données du Nouveau Testament* nous fournissent un terrain plus fécond. M. Rivière les étudie d'assez près. On le sent préoccupé par le souci de répondre à ceux qui prétendent que saint Paul a créé de toutes pièces le dogme de l'expiation et qu'il ne se trouve pas dans la pensée de Jésus. Jésus, selon notre auteur, a eu le sentiment du rôle de sa mort ; il l'a conçue comme une *rançon*. Cela est vrai sans doute ; mais on voudrait pour l'appuyer un examen plus critique des textes. M. Rivière étaye son opinion par de nombreuses citations des paroles de Jésus ; mais elles sont toutes mises sur le même pied comme également authentiques ; aucune différence n'est établie entre celles qui ont été prononcées au commencement de son ministère et celles qui datent de la fin. Embarrassé par les discours des Actes, il convient que le mot de rédemption ne s'y trouve pas ; mais, dit-il, l'intelligence des apôtres s'est ouverte peu à peu à la doctrine et saint Paul en a certainement trouvé le thème au sein de l'Église primitive. Nous voulons le croire ; mais encore faudrait-il le montrer par une discussion plus serrée et plus exégétique !

Une fois la doctrine fixée, elle s'est développée. Mais ce développement, au dire de notre auteur, n'a pu être que rectiligne et d'une seule venue. Aug. Sabatier est mis au rang des *vulgarisateurs subalternes* parce qu'il divise l'histoire de ce développement en trois périodes qui représentent *trois conceptions différentes de l'œuvre du salut*. Or il n'en est point ainsi, dit M. Rivière. La conception est une et elle se continue identique à travers les siècles. « Les synthèses du moyen âge ne font que reprendre, en le perfectionnant, le meilleur de la tradition patristique » (p. 76).

Cette continuité et cette identité de la foi catholique à travers les âges est bien difficile à soutenir quand on considère la variété des théories que les Pères eux-mêmes nous offrent ; c'est presque une gageure que d'entreprendre de la prouver.

Mais quelques distinctions adroites remédieront vite à la difficulté. On distinguera entre *les Pères comme témoins de la foi* exprimant la vérité traditionnelle et *les Pères comme auteurs privés* qui ont, sous cette forme-là, des *singularités doctrinales* (!) Puis on distinguera encore entre une *théorie* et un *trait de doctrine*. Ce que Sabatier sépare comme des théories divergentes, nous persuade-t-on, ce n'est en réalité que des traits différents de l'unique théorie de la rédemption, traits sur lesquels tantôt l'un tantôt l'autre des Pères ont plus ou moins insisté — ou bien « des descriptions populaires où tous les traits ne doivent pas être pris au pied de la lettre » (p. 92) — ou enfin « des métaphores mal venues » (p. 93). Du reste, derrière ces *singularités doctrinales* se dessinent chez tous les Pères les grandes lignes caractéristiques de la doctrine orthodoxe, les deux idées fondamentales que saint Anselme développera et qui deviendront les piliers du dogme de la rédemption : celle de la *substitution pénale* et celle du *sacrifice expiatoire*.

Mais l'autorité de l'Écriture et le témoignage de la tradition patristique ne suffisent pas à consacrer un dogme. Il faut encore que s'y ajoutent les décisions précises de l'Église. Or, en ce qui touche le dogme de la rédemption, il se trouve précisément que ces décisions ont été peu nombreuses et peu explicites. M. Rivière trouve les raisons de cette anomalie apparente dans le fait que le dogme de la rédemption est *impliqué* dans l'enseignement ordinaire de l'Église, dans le culte et la pratique des bonnes œuvres. « De longtemps aucune négation ni aucune hérésie ne sont venues troubler la paisible possession de cette vérité. » Il n'était pas nécessaire de la préciser puisqu'on en vivait. Ce n'est qu'au moment où le pélagianisme, les controverses christologiques du ve siècle, le nestorianisme et enfin le socinianisme sont venus mêler leurs flots impurs au courant de la grâce qu'il est devenu urgent d'arrêter les contours nets du dogme. Cette œuvre lente s'est accomplie au cours des siècles et enfin en 1869 le concile du Vatican définit la Rédemption, mais sans promulguer cette définition : « une *satisfaction vicaire* du fils de Dieu dans sa *personne divine par les fonctions de sa nature humaine* ».

Une fois le dogme établi, il est permis de le confronter avec la *raison*. Dans un dernier chapitre de cette première partie,

M. Rivière passe en revue les divers essais qui ont été tentés dans ce sens. Les uns se sont appuyés sur la *métaphysique des attributs divins*, montrant comment la justice et l'honneur de Dieu postulaient une rédemption ; les autres, et ce sont surtout les protestants, ont argué de l'expérience morale, des besoins et des exigences de la conscience qui a soif d'expiation ; l'auteur leur reproche de faire état en ceci d'une conscience fortement christianisée et dont les données sont, par conséquent, modifiées déjà par l'influence du dogme. Enfin une troisième tentative intéressante est celle de Joseph de Maistre et surtout de Aug. Nicolas qui cherchent la racine de la croyance à la rédemption dans les expériences collectives de l'humanité primitive et spécialement dans les cérémonies de sacrifice. A eux aussi, l'auteur reproche d'envisager les faits à la lumière d'une conscience chrétienne et de ne trouver dans les sacrifices l'idée de substitution que parce qu'ils l'y ont introduite d'abord inconsciemment. Là encore il faut signaler chez M. Rivière la lacune dont nous avons déjà parlé. S'il connaissait les travaux modernes de la psychanalyse, il verrait combien il est probable que la substitution, ou, pour parler le langage de Freud et consorts, le *transfert* jouait un rôle important dans les expériences les plus primitives de l'humanité, et cela bien avant l'introduction du christianisme dans le monde.

La seconde partie du livre que nous étudions est intitulée : *Explication catholique du mystère*. Il va sans dire qu'en vertu même de la méthode adoptée, il s'agit là, non point d'une discussion, mais d'une simple exposition méthodique. Les décisions du magistère de l'Eglise étant reçues d'autorité, le croyant cherche, après coup, à les comprendre. Et d'abord il passe en revue les *postulats philosophiques et dogmatiques* sur lesquels repose la doctrine de la rédemption ; c'est une certaine notion de *l'homme*, une certaine notion de *Dieu*, une certaine notion du *péché* et une certaine notion du *Christ*, en un mot une métaphysique spéciale, celle de l'Eglise. Les prémisses contenues dans cette métaphysique aboutissent à poser la rédemption comme « le rétablissement de l'ordre surnaturel détruit par la chute originelle » et la mort du Christ comme le moyen de ce rétablissement. Mais comment et pourquoi la mort du Christ est-elle l'agent providentiel de notre salut ? Pour répondre à

cette question, M. Rivière s'engage dans un vaste exposé où sont successivement examinés les *éléments formels* et les *éléments réels* du mystère. Les éléments formels, ce sont les notions de *mérite*, de *rachat*, de *sacrifice* et de *satisfaction*, toutes insuffisantes en elles-mêmes, mais propres à être retenues comme des cadres par le théologien. Les éléments réels, c'est l'*expiation pénale* et la *réparation morale*. Avec eux nous arrivons au centre du problème. La rédemption doit-elle être envisagée comme une expiation pénale ou comme une réparation d'ordre moral ? telle est bien la question essentielle, et nous touchons avec elle aux chapitres capitaux de l'ouvrage. Ces chapitres sont nuancés, mesurés, prudents et d'une grande habileté dialectique. Les sympathies de l'auteur vont toutes à une conception morale de la rédemption, on le sent. Mais il s'agit qu'on ne le sente pas trop. Les opinions personnelles déplaisent aisément en haut lieu. Pour oser les faire valoir, il faut qu'elles apparaissent bien plus comme des conséquences des idées reçues que comme des velléités originales. La tâche consistera à émousser les angles, à arrondir les contours, à conduire doucement les eaux assagies du grand courant traditionnel au sein du lac paisible où se mirent les préférences personnelles.

C'est bien ainsi que procède M. Rivière, et avec une science consommée de la stratégie intellectuelle. Présentant d'abord à ses lecteurs les outrances de la théorie juridique de l'expiation (vindicta divine, substitution du Christ au pécheur, horreurs tragiques du Calvaire, malédiction infligée au Sauveur), il montre que c'est à la Réforme, et surtout à la scolastique protestante du XVII^e siècle que sont attribuables ces exagérations violentes. Chez les catholiques elles n'apparaissent guère que dans les prédications à titre d'effets oratoires (nombreuses citations à l'appui). Ce n'est pas à dire que l'expiation pénale ne fasse pas partie de la rédemption ; mais la théologie catholique ne l'a jamais considérée que comme un élément *secondaire* de la doctrine. La mort du Christ a certes un caractère expiatoire ; mais cette expiation doit être conçue comme s'accomplissant par *solidarité* plus que par *substitution* (p. 255). Pour retrouver cette théologie dans les Pères on a opéré encore une de ces distinctions subtiles dont nous avons déjà parlé. On a distingué entre les *principes* tels qu'on les trouve dans l'enseignement

mesuré des théologiens et les *développements* de la théologie oratoire. Ainsi tout ce qui était gênant est tombé et l'unanimité de la grande tradition catholique est apparue, dans sa modération conciliante, accordant à l'idée d'expiation une place, mais toute petite, si petite que le Christ, s'il n'avait pas souffert et s'il n'était pas mort sur la croix, nous aurait cependant, selon elle, rachetés (p. 260).

S'étant ainsi débarrassé de l'expiation juridique et pénale en en chargeant le protestantisme, M. Rivière a les mains libres pour caresser la théorie qui lui est chère : celle de la *réparation morale*. Il s'agit d'abord de la placer sous l'égide de l'Eglise ; et c'est là qu'éclate le grand effort. Le terrain se dérobe ; il n'est pas sûr. Dans les précautions mêmes que prend l'auteur, on sent le sérieux de sa position. Il reconnaît que plusieurs théologiens catholiques combattent les théories morales de la Rédemption et réservent ce nom « à tous les systèmes qui en suppriment la valeur objective ». « Il serait véritablement dommage, s'écrie-t-il, de laisser à cette expression le sens péjoratif et minimiste qu'elle a pu recevoir au cours de certaines controverses mais que rien n'impose absolument » (p. 264). En face de cette tendance il s'agit d'établir solidement que la théorie de la réparation morale est l'authentique doctrine de l'Eglise. M. Rivière s'y efforce en tablant d'abord sur les saintes Ecritures, ce qui est relativement aisé, puis sur les Pères et les théologiens catholiques modernes, ce qui l'est moins. Ces louables efforts mériteraient une meilleure récompense. Toutes les citations apportées en témoignage, celles des P. de Coudren et Stentrup et du Dr Dörlsolt nous paraissent se mouvoir sur un terrain terriblement juridique. Avec la meilleure volonté, on réussit difficilement à y discerner le ton moral qu'il y faudrait trouver.

Enfin l'auteur en arrive aux *faits*, à la psychologie et à l'histoire ; et là il trouve un terrain plus favorable à sa thèse. Ces faits, il est vrai qu'il les examine sans quitter l'attitude de soumission aux théologiens et aux exégètes qui lui servent de guide. Mais, avec une superbe ingénuité, il fait sortir de la bouche de ces interprètes autorisés du dogme — et de la plume du Docteur Angélique lui-même — des choses qui sentent un peu le fagot. Il semblerait, en effet, si on l'en croit, que saint Thomas inciterait ses lecteurs « à chercher le secret de la destinée du Sauveur et

la raison de ses souffrances dans ce que nous savons des choses humaines ». Engagé à la suite de saint Thomas sur cette voie, M. Rivière en arrive à accentuer fortement le rôle humain de Jésus Christ. « La souffrance matérielle n'est rien auprès de l'acte de la volonté qui l'accepte ou la sollicite. » C'est en chef de l'humanité que Jésus se comporte en accomplissant son sacrifice. Il est vrai qu'il a reçu cette mission de son Père ; mais il l'exécute comme si l'humanité seule devait fournir la réparation. « Et qu'on n'aille pas croire, ajoute notre auteur, que cette manière d'entendre la Rédemption soit une invention moderne ! » — Il y a dans cette exclamation comme un aveu. M. Rivière sent qu'il a été un peu loin et éprouve le besoin d'assurer le lien qui le rattache à la tradition. Dans ce but, il reprend dans un chapitre synthétique les résultats de ses analyses précédentes et, tout en ne repoussant ni l'expiation ni la réparation, cherche à fondre ces deux notions dans une théorie de la satisfaction qui ne les écarte ni l'une ni l'autre mais qui insiste surtout sur « les dispositions intimes de l'âme du Sauveur et la dignité infinie de sa personne ».

Mais, malgré tous ses efforts, M. Rivière n'arrive pas à éviter un flottement de la pensée, un va-et-vient constant qui n'atteint jamais le plein équilibre. Quoi qu'on fasse l'idée d'une réparation vraiment morale se heurtera toujours à une métaphysique qui fait rentrer dans les plans providentiels de Dieu tous les détails de la rédemption telle qu'elle s'est accomplie. Et cela s'aperçoit bien à la lecture des deux derniers chapitres de cette partie : les *fruits du Mystère* et la *raison d'être du Mystère*. L'auteur tient à maintenir les grandes affirmations catholiques : que Dieu a voulu racheter, que cette rédemption il a voulu l'opérer par une satisfaction, que cette satisfaction devait s'accomplir par l'Incarnation consommée dans la souffrance. Or s'il en devait être ainsi, de par un plan providentiel arrêté, il devient quasi impossible, si ce n'est par un tour de force, de sauvegarder la liberté, la valeur morale des souffrances du Christ. Et pourtant l'auteur y tient ; il sent bien que le sens même de la rédemption tombe si son caractère moral s'évanouit. De là une succession de tentatives conciliatrices qui n'aboutissent qu'à moitié et doivent être perpétuellement recommencées. Le spectacle manquerait de grandeur si l'on n'y voyait pas les

sursauts de vie d'une âme qui se débat dans les rets du système qu'inconsciemment elle subit plus qu'elle ne l'aime et dans lequel elle étouffe. — L'auteur brûle de nous présenter un Christ vivant, une personnalité authentiquement humaine, tout entière présente en chacun de ses actes et donnant librement sa vie dans un sacrifice où elle réalise plus que jamais l'affirmation consciente et libre de ce qu'elle est. Mais bientôt le visage du Christ pâlit et s'atténue ; la vie s'en retire. Il ne reste plus à sa place qu'une vague figure de théâtre, une ombre falote qui joue sur la scène terrestre une pièce de convention dont les détails ont été réglés dans le Ciel. Les déploiements savants de la dialectique la plus avisée n'arrivent pas à voiler ce sinistre duel entre le Christ de la conscience et celui de l'Eglise où s'épuisent tant de forces vives qui viennent ensuite s'enlizer dans le néant des conciliations verbales et des formules habilement dosées.

La troisième partie de ce livre est la partie de réaction. On n'attaque bien que ce qui constitue un danger. M. Rivière a consacré 177 pages au protestantisme et cette étude est aussi complète qu'elle pouvait l'être au point de vue de l'histoire protestante de la doctrine. Nous ne pouvons songer à l'analyser en détail ; les jugements qu'elle comporte ne sont d'ailleurs qu'une conséquence appliquée des deux premières parties. Certaines critiques sont fort bien menées ; par exemple celle du *socinianisme* considéré comme la réaction contre le supranaturalisme désordonné de l'orthodoxie des débuts. — Dans son ensemble, cette partie du volume se divise en deux grandes études : celle des *systèmes classiques* : le protestantisme orthodoxe, le rationalisme socinien, le légalisme de Grotius ; et celle des *systèmes modernes* : libéralisme et orthodoxie contemporaine.

Comme caractéristique du protestantisme luthérien et calviniste de la première période, M. Rivière relève l'exagération de la valeur objective accordée à la mort rédemptrice du Christ. Les premiers protestants ont gardé les termes de satisfaction et de mort expiatoire ; mais selon lui, la satisfaction fournie par le Sauveur leur semble à ce point suffisante qu'elle nous dispense d'offrir la nôtre. « Le chrétien, pour obtenir son salut, est aussi bien dispensé d'observer la loi divine que de satisfaire pour ses péchés, puisque le Christ a fait l'un et l'autre à sa place ; le système de la justification par la foi seule atteint son apogée »

(p. 395). M. Rivière ajoute il est vrai que cette doctrine est désavouée actuellement. Mais a-t-elle réellement été une fois celle des protestants, même au xvii^e siècle ? Nous nous permettons d'en douter. Les textes cités demandent à être légèrement sollicités et prolongés par une pensée complaisante pour aboutir à cet immoralisme dont on retrouverait plutôt des traces dans l'usage abusif que certains fidèles catholiques peu scrupuleux ou mal éclairés font de l'absolution. Quoi qu'il en soit la tendance de la théologie orthodoxe à verser du côté juridique a été suivie d'un contre-courant rationaliste ; le socinianisme qui « n'attribue à la mort du Christ que l'efficacité toute subjective d'un exemple ». Cette tendance, au dire de l'auteur, domine toute l'évolution de la pensée religieuse au sein de la Réforme. Il la critique donc, mais non point sans lui accorder une certaine sympathie car Socin a lutté contre l'expiation pénale « au sens juridique adopté par les protestants, et non point au sens essentiellement moral qui a toujours été retenu par les catholiques » (p. 430). Socin a donc du bon ; Grotius aussi, car Grotius fait rentrer la mort du Christ dans un plan providentiel (p. 453). « Le principe était excellent ; mais l'application n'en fut pas heureuse » (p. 454). Il semble donc que, si M. Rivière était protestant, il aurait certaines inclinations du côté de la gauche hérétique, et cela par raison d'orthodoxie catholique. Le cas est assez piquant !

Mais passons ! Pour expliquer les systèmes libéraux modernes, M. Rivière remonte à Kant et à Hegel. A Ritschl n'est accordée qu'une page et demie. L'école de Strasbourg, Colani, Réville figurent en bonne place à côté de noms moins connus : Wenger et Fréd. Monnier. — Aug. Sabatier, Eug. Ménégoz et Aug. Bouvier sont cités aussi. Les uns sont mystiques de tendance, les autres réalistes ; mais tous ont ceci de commun qu'ils conçoivent l'influence du Sauveur, à son point de départ comme à son terme, en fonction de l'humanité. Ils suppriment ou négligent la portée objective du péché et, par suite, de la rédemption qui en est le remède. Tout le surnaturel du christianisme est ainsi évacué. « La Rédemption devient une branche de la psychologie et de la sociologie chrétiennes » (p. 495). Et pourtant, c'est M. Rivière qui l'affirme, « il y a souvent plus de vie religieuse et, pour tout dire, de christianisme authentique, dans

tels ou tels exposés réputés libéraux que dans le dogmatisme artificiel qui s'est longtemps donné pour orthodoxe. » (p. 496)

Le dernier chapitre du livre est certainement le moins bon. M. Rivière semble en avoir eu conscience car il s'excuse à l'avance de la peine qu'un catholique a à s'orienter dans le dédale de l'individualisme protestant. C'est dommage, car la tendance *évangélique* dont il est question là sous le nom « d'évolution de l'orthodoxie » eût été intéressante à voir juger du dehors. Malheureusement le rapprochement de certains noms à lui seul fait parfois sourire. C'est ainsi qu'immédiatement après les grands noms du Réveil, l'auteur place M. L. Boissonnas. A côté d'une phrase de M. Bastide, inspirée de la philosophie renouviériste, il cite le pasteur Martin et Merle d'Aubigné. Frédéric Godet nous est présenté comme tout pénétré des principes de Grotius. Enfin Gaston Frommel apparaît aux côtés de M. Jules Gindraux comme représentant de la même notion de l'expiation ! Le bouquet, je l'ai réservé pour la fin, c'est feu le pasteur Louis Choisy cité comme le tenant d'une théorie où il semble « que la théologie catholique doive reconnaître le meilleur de son esprit et de son langage », et cette petite phrase venant après le résumé de la doctrine de M. le professeur Fulliquet sur la Rédemption : « La théologie catholique n'a jamais enseigné autre chose » !

Voilà à l'aide de quels rapprochements et selon quels jugements M. Rivière voudrait nous persuader que « le protestantisme moderne abandonne de plus en plus les positions des premiers réformateurs pour s'orienter, au milieu de multiples péripéties, vers la large voie de la tradition catholique » (p. 500). M. Rivière traduit là une impression qu'il a ressentie intérieurement et projetée ensuite dans les faits. L'impression est juste : c'est celle d'une orientation nouvelle dans la mentalité religieuse en général. De plus en plus les esprits sont portés à aborder les problèmes religieux sous leur angle moral, et cela aussi bien du côté catholique que du côté protestant : le livre même que nous venons d'analyser en est témoin. Pénétré de la nécessité de trouver « dans la large voie de la tradition catholique » une interprétation morale de la rédemption, M. Rivière est saisi de rencontrer dans l'école protestante moderne des tendances parentes de la sienne, une direction foncière analo-

gue. Il prend pour une orientation vers le catholicisme ce qui coïncide avec ses propres aspirations ; et, ce faisant, il traduit tout naturellement en termes d'Eglise la solution d'un conflit qui est proprement psychologique. Laissant la coque prenons l'amande et saluons avec lui l'aurore des temps nouveaux où catholiques et protestants, abandonnant les polémiques inutiles, chercheront tous à transporter sur le terrain qui leur est propre, sur le terrain moral, la discussion des grands faits de leur rédemption en Christ.

II

En abordant les leçons que M. le pasteur Babut a apportées aux étudiants de Montauban et réunies ensuite en un volume, nous passons de la méthode catholique à la méthode protestante et de la théologie systématique à la théologie biblique. L'auteur tient lui-même ces pages, comme nous l'avons dit, pour « une simple étude biblique ». Il se défend d'y faire la philosophie du dogme. Cependant il nous avoue en manière de confiance que l'occasion de ses recherches lui a été fournie par un article de M. Ménégoz, le chef de l'école symbolo-fidéiste, article qui lui fit éprouver une véritable souffrance morale en même temps qu'il excitait dans son esprit la plus vive contradiction. C'est donc une étude biblique entreprise avec des intentions apologétiques et sous une impression de réaction très vive contre une certaine manière de comprendre la rédemption chrétienne. Mais la grande charité et l'esprit évangélique de M. Babut le conduisent à laisser de côté toute apparence de lutte, à construire et à édifier plutôt que d'arracher et de détruire.

L'analyse d'un pareil livre est donc assez difficile. On ne refait pas une étude biblique ; et, d'autre part, on risque d'être injuste et de trahir la pensée de l'auteur en essayant de déterminer les idées ou les mobiles qui l'ont inspirée. Mais M. Babut a pris soin de marquer en cours de route quelques-uns des points qui lui semblent acquis et d'en résumer la somme dans sa conclusion, en sorte qu'on peut discerner par quelles voies toutes bibliques il en arrive à statuer dans la rédemption un fait religieux et moral à la fois où l'amour et la solidarité

jouent le grand rôle sans que la conscience morale y perde aucun de ses droits.

La conception centrale et originale du livre nous paraît se résumer dans la thèse suivante : « La Rédemption n'est pas une exception à l'ordre moral universel ; elle est une application spéciale, et en quelque sorte un cas unique d'une loi générale : celle de la souffrance des justes contribuant au relèvement des coupables. » Ce n'est pas en Jésus seul que cette loi se vérifie ; elle est constante dans l'histoire morale de l'humanité. — M. Babut en cherche d'abord les traces dans l'Ancien Testament. Elles sont visibles 1° dans les *sacrifices* qui préfigurent la nécessité de l'offrande d'une vie pure ; 2° dans l'*intercession* (celle d'Abraham ou de Moïse) qui implique une solidarité effective des justes avec les pécheurs ; 3° dans la justice des justes contribuant à faire épargner les coupables (Sodome) ; 4° dans la souffrance des justes considérée comme possédant une sorte de vertu (Ps. xxii, Esaïe LIII).

L'enseignement de Jésus dans les évangiles n'est pas moins clair. Il s'est appliqué les paroles d'Esaïe LIII ; il s'est proclamé Sauveur, il a prévu sa mort et l'a considérée comme ayant une relation directe avec le salut des hommes. Si l'on objecte que Jésus a pourtant prononcé des paroles de pardon sans conditions, M. Babut répond que « du vivant de Jésus, l'idée de la Passion de leur Maître était absolument étrangère aux disciples et même les heurtait au plus haut degré. Comment Jésus aurait-il pu leur en faire comprendre et accepter la signification et le but ? » Si l'on objecte derechef qu'il a demandé et souhaité que « cette coupe amère passât loin de lui », M. Babut invoque les obscurités de toute psychologie et maintient qu'en Christ les deux termes de l'opposition subsistaient : d'une part l'effroi de la mort et de l'autre la certitude que ce sacrifice était nécessaire au salut du monde.

Avec saint Paul, dont les épîtres sont consciencieusement analysées, l'auteur arrive à la thèse de la *substitution*. Il faut bien admettre que le grand apôtre la soutient ; les textes sont formels. M. Babut s'efforce donc de montrer ce qu'il faut entendre par substitution ; ce n'est pas la satisfaction cruelle d'un Dieu inexorable qui frapperait le juste à la place du coupable et trouverait une sorte d'assouvissement à sa colère dans ce

châtiment. La substitution pénale existe bien, mais elle est doublée d'une expiation toute *morale* qui seule lui donne sa vraie signification. Jésus, en acceptant cette substitution, en la voulant, a transformé la relation de celui qui souffre avec Dieu. La substitution du Christ aux pécheurs, étant un don volontaire, n'est plus contraire à la justice. L'acte du Christ devient, aux yeux de Dieu, une garantie que le pardon tournera au bien de l'humanité et sera sanctifiant et non point démoralisant. Enfin la *solidarité* (Jésus second Adam) et la *puissance unifiante de l'amour* viennent effacer le reste de scandale qui pourrait encore subsister dans l'âme du croyant lorsqu'il voit un juste expier pour des coupables : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ». Ce sacrifice ne dispense pas les fidèles de souffrir à leur tour. Bien plus, tout vrai pasteur connaîtra à la suite de son Maître des souffrances en quelque mesure rédemptrices.

M. Babut étudie ensuite successivement l'*épître aux Hébreux* qui présente la rédemption comme une purification et un rétablissement, la *1^{re} épître de Pierre*, l'évangile de *Jean* avec ses symboles parlants du pain de vie, du serpent d'airain, du grain de froment, du bon berger et de l'Agneau de Dieu, enfin l'*Apocalypse*. Ces différents livres apportent un enrichissement mais ils n'ajoutent pas de traits vraiment nouveaux à la doctrine telle qu'elle ressortait des écrits de Paul. M. Babut en expose, avec une compétence et une piété profondes, les points essentiels ; puis il résume, harmonise et conclut. Il ne suit pas plus avant le développement du dogme à travers les siècles. Son exposé ne porte donc que sur la matière d'un des chapitres de M. Rivière. Un humble et court essai d'explication termine le volume. Reprenant la thèse que nous avons signalée comme centrale, il pose la rédemption comme un cas unique et incomparable de la grande loi biologique et morale de substitution par solidarité. L'amour transfigure et glorifie cette loi ; l'amour qui unit les personnes morales et fait du tien le mien et du mien le tien parvient, dans un élan d'héroïsme, jusqu'à l'échange des responsabilités. Mais le don de soi que Christ a réalisé ne consiste pas en une dispense d'action et d'héroïsme pour les autres. Jésus a été le réconciliateur de l'humanité avec Dieu parce que, en lui, l'humanité a rompu avec le péché et en a triomphé ; et

ce triomphe a offert à Dieu la garantie qu'il cherchait. Désormais l'octroi du pardon était intégralement moral parce qu'il ne pactisait en rien avec le mal. « Par la foi en Jésus-Christ, le pécheur devient capable de s'associer moralement à l'acte rédempteur et, par conséquent, d'offrir à Dieu la double réparation qui était exigée de lui et qu'auparavant il ne pouvait pas accomplir : la rupture avec le péché et l'acceptation de la peine du péché » (p. 357).

Nous sommes là en face d'une notion authentiquement protestante de la rédemption. Et pourtant, n'en déplaise à M. Rivière, elle se meut sur un terrain radicalement moral ; ce sont les problèmes moraux qui lui donnent son orientation et sa teneur. Le respect même et le souci de *l'honneur de Dieu* qui s'y montrent sont le souci et le respect de *la moralité en Dieu*. Evidemment M. Babut ne s'embarrasse pas de subtilités et tient peu de compte de l'histoire de l'Eglise. Il va droit au fait et, ayant relu sa Bible, il la confronte avec les exigences d'une conscience moderne et vivante. C'est peut-être de l'individualisme protestant, mais c'est aussi une manière actuelle de présenter l'Evangile ; et de quoi d'autre avons-nous besoin à l'époque moderne ?

* * *

Il s'agit maintenant de conclure ; et notre conclusion sera brève. Les deux tentatives que nous venons d'esquisser ne présentent rien de nouveau au point de vue de la *méthode*. D'un côté c'est la méthode catholique, de l'autre la méthode protestante telles qu'elles sont établies depuis des siècles. L'auteur catholique cherche ses prémisses dans les décisions du magistère de l'Eglise acceptées d'autorité comme des vérités incontestables ; et le problème se réduit à démontrer l'accord possible entre les caractères de la métaphysique traditionnelle et le mode d'action du Dieu vivant dans les âmes. L'auteur protestant part du volume sacré et le problème consiste, pour lui, à démontrer l'accord de la théologie qu'il y trouve avec les aspirations les plus profondes de la conscience moderne. La situation méthodologique, de part et d'autre, n'a donc rien de nouveau ; on pourrait dire que les deux partis couchent sur leurs positions. Mais, sous l'immutabilité des méthodes opposées, un courant commun se dessine, une identité d'aspirations. On perçoit constamment l'impor-

tance immense que mettent les auteurs religieux modernes à justifier les grands problèmes chrétiens, non plus seulement devant la raison, mais devant la *conscience morale*. Les méthodes intellectuelles demeurent opposées ; l'orientation spirituelle tend à s'unifier. Tout nous indique que c'est de ce côté qu'il faut chercher l'accord entre les deux grandes branches du christianisme s'il doit s'opérer un jour. A mesure que la théologie, laissant à l'arrière-plan les questions qui divisent, mettra l'accent sur l'essence même du principe chrétien, les distinctions intellectuelles s'effaceront pour laisser toute la place aux exigences impérieuses de la conscience morale. La moralité du salut, la moralité de la rédemption en Christ apparaîtra de plus en plus comme la condition essentielle de son acceptation par les hommes et de sa justification à leurs yeux. Déjà le mouvement se dessine qui rapproche les diverses tendances en leur proposant une fin commune. Les divergences sont encore profondes et il n'apparaît pas qu'elles se laissent réduire de si tôt. Mais du moins peut-on saluer avec joie l'aurore de temps nouveaux dans cette invisible et mystérieuse poussée intérieure qui porte les théologiens des deux bords à donner, par des méthodes différentes et parfois opposées, une orientation semblable aux grands problèmes qui inquiètent ou sollicitent la pensée religieuse. La cohérence systématique n'est plus satisfaisante à l'heure qu'il est, quand il est question de rédemption. La convenance du mystère à la nature profonde de l'homme exige peu à peu la place principale ; et, même quand des idées préconçues, des prémisses traditionnelles ou dogmatiques guident la recherche, une traduction en termes moraux des grands faits du salut devient de plus en plus l'unique moyen d'établir et de légitimer le rapport foncier qui existe entre l'homme et la rédemption en Christ.

G. BERGUER.

CORRESPONDANCE

LA MORALE ÉVANGÉLIQUE ET LA GUERRE

L'article publié sous ce titre en décembre par la *Revue* a-t-il provoqué d'autres répliques que celle que M. le professeur Bois a rendue publique par sa brochure *Patrie et Humanité*? Je ne sais. Je ne tiendrais pas à m'y arrêter. Il faut que je m'arrête, très brièvement, à celle-ci. Son arbitraire, à vrai dire stupéfiant, m'y oblige bien malgré moi.